

De l'une à l'autre
Par delà la distance
Nos voix-es en écho
Résonance sensible
Des mots - des images
Petits fragments d'elles

V
A
L
E
R
I
E

C
R
O
Z
E
T

&

S
O
P
H
I
E

D
E
L
I
Z
E
E

FRAGMENTS D'ELLE-S

Au vol
saisir l'instant
suivre le mouvement

l'élan

le tempo

partir à l'assaut

la geste

Figé le temps
dans l'espace

Tentative
absurde

l'image s'agite
le visage s'étire

Plasticité quantique

élasticité explicite

oxymore taoïste



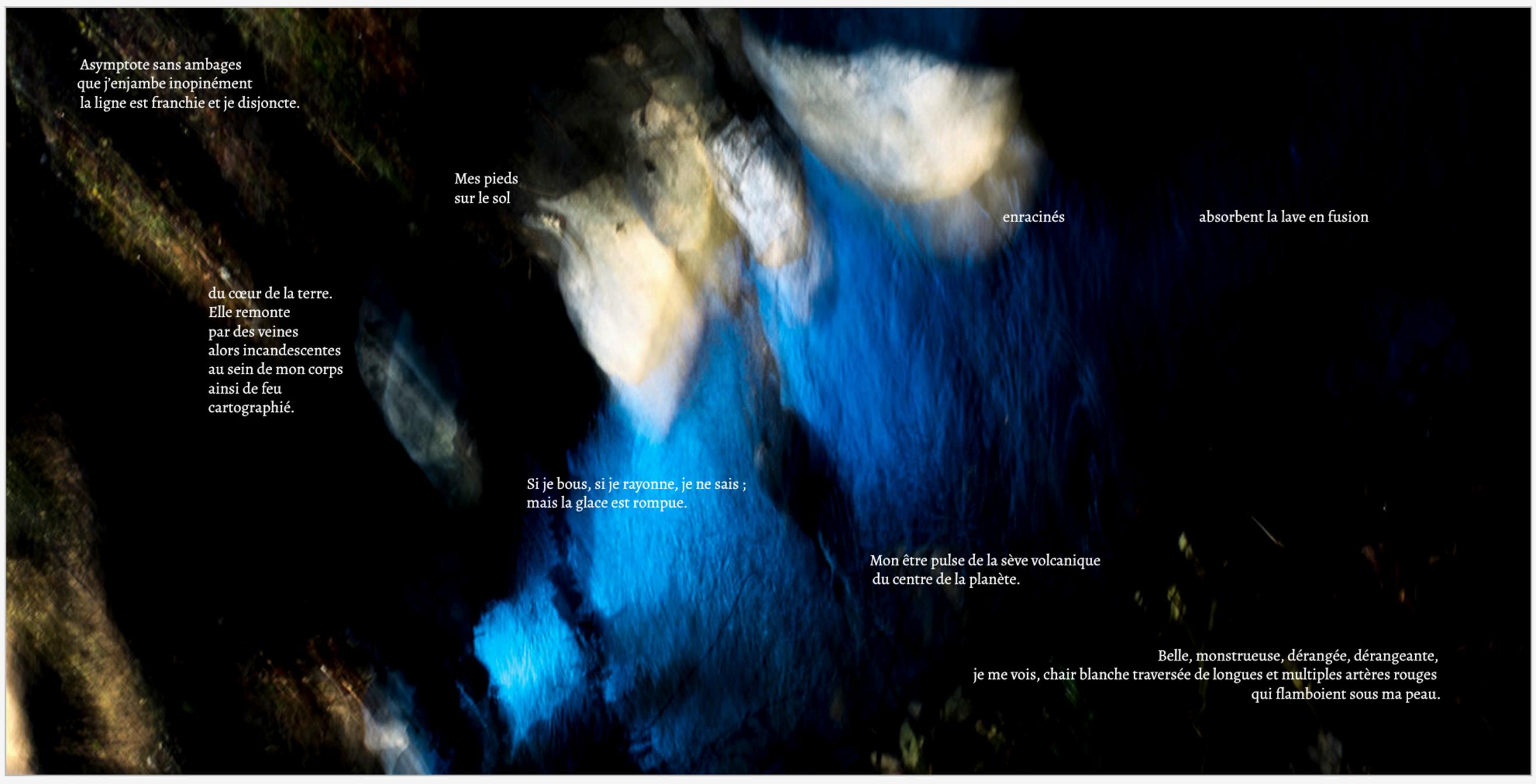
Jardin des curiosités que celui de Sophie, une harmonieuse anarchie règne dans ce lieu en toute saison, kaléidoscope impermanent mais toujours présent de formes et de couleurs.

Une pierre grise où du lierre à petites feuilles vertes ouvre les routes.

Un potager où sont plantés hauts des haricots, des artichauts, violets et gros bien visibles sur les verts du paysage qui domine.

Un cèdre plus que centenaire aux branches amples et accueillantes, vénérable mais modeste jusqu'à dissimuler partie de son tronc, enfoui à demi dans le sol tout comme ses racines.

Et la rocaille où s'offre tout l'univers, les éléments entremêlés, et les cactus, et les plantes grasses, en nombre, déroutants, passionnants, et tout ce qu'il reste à voir, découvrir, et tout ce qu'on ne peut pas dire ni saisir, médiation du plaisir !



Asymptote sans ambages
que j'enjambe inopinément
la ligne est franchie et je disjoncte.

Mes pieds
sur le sol

enracinés

absorbent la lave en fusion

du cœur de la terre.
Elle remonte
par des veines
alors incandescentes
au sein de mon corps
ainsi de feu
cartographié.

Si je bous, si je rayonne, je ne sais ;
mais la glace est rompue.

Mon être pulse de la sève volcanique
du centre de la planète.

Belle, monstrueuse, dérangée, dérangeante,
je me vois, chair blanche traversée de longues et multiples artères rouges
qui flamboient sous ma peau.

Elle est cri sans mot,
bouche close d'un chagrin qui cherche son écho.

Blafarde, éperdue et mouvante,
elle porte tête haute cette insondable peine,
le regard fermé par pitié sur le gouffre ineffable.

Elle est un chœur antique,

son visage de craie pour une mélopée désespérée,
la figure défaite d'une pleureuse en errance.

Et dégoulinent ses traits à grande eau délavée.





Le soleil chauffe ma nuque avec insistance.

Septembre est brûlant sur ces bancs que les ombres des feuillages évitent avec une coquine ostentation. Elles s'entrelacent au sol, traversées par la lumière, et acquiescent au vent, tout en commentaires murmurés qu'elles inscrivent à terre d'une danse calligraphiée noire et ocre.

Sans vergogne, les lions de la fontaine vomissent bruyamment une eau claire sous le nez des badauds. Les bruits de fourchettes s'immiscent au milieu des bavardages bourdonnants des clients en ruche sous chaque tonnelle de la terrasse du restaurant, tandis que, presque discret, le ronronnement de la circulation se poursuit, fond sonore insidieux.

Plus loin, le square s'ébat sous les feuilles de châtaigniers que le mordoré dévore déjà.

La place Maréchal Lyautey s'expose, disponible sans encombre à la mi-journée.

La traversent, élèves sac au dos, hommes cravatés et femmes apprêtées, tous pressés ; touristes nez en l'air, amis en verve et ados en skate, sans horaire.

Nonchalante, je suis blottie dans la chaleur enveloppante de ce banc.

Vert sur blanc, blanc sur bleu s'entachent sous mes yeux happés par le ciel.

Doucement, le vent m'emporte.